

Séminaire  
Les critiques de la religion  
(HIPHIMO)  
2024-2025  
2<sup>e</sup> séance : **Jeudi** 14 novembre, salle Cavaillès, 18h-20h  
(Sylvia Giocanti)

**La critique de la foi religieuse comme incroyance  
ou croyance (trop) humaine**

« Les uns font accroire au monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas. Les autres, en plus grand nombre, se le font accroire à eux-mêmes, ne sachant pas pénétrer que c'est que croire ». Montaigne *Essais*, II, 12, p. 442 (édition Villey, PUF, Quadrige)

TEXTE MONTAIGNE  
*Essais*, II, 12, p. 443-445

Confessons la vérité : qui trierait de l'armée même légitime [celle qui lutte pour le roi] et moyenne ceux qui y marchent par le seul zèle d'une affection religieuse, et encore ceux qui regardent seulement la protection des lois de leurs pays, ou service du Prince, il n'en saurait bâtir une compagnie de gendarmes complète. [...] Je vois cela évidemment que nous ne prêtons volontiers à la dévotion que les offices qui flattent nos passions. Il n'est point d'hostilité excellente comme la chrétienne. Notre zèle fait merveille quand il va secondant notre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la détraction, la rébellion. À contrepoil, vers la bonté, la bénignité, la tempérance, si comme par miracle quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ni de pied ni d'aile. Notre religion est faite pour extirper les vices ; elle les couvre, les nourrit, les incite. Il ne faut point faire barbe de foarre à Dieu (comme on dit). Si nous le croyions, je ne dis pas par foi, mais d'une simple croyance ; voire (et je le dis à notre grande confusion) si nous le croyions et connaissions comme une autre histoire, comme l'un de nos compagnons, nous l'aimerions au-dessus de toutes autres choses, pour l'infinie bonté et beauté qui reluit en lui ; au moins marcherait-il en même rang de notre affection que les richesses, les plaisirs, la gloire et nos amis. Le meilleur de nous ne craint point de l'outrager comme il craint d'outrager son voisin, son parent, son maître. Est-il si simple entendement, lequel ayant d'un côté l'objet d'un de nos vicieux plaisirs, et de l'autre en pareille connaissance et persuasion l'état d'une gloire immortelle, entrât en troc de l'un pour l'autre ? Et si [pourtant], nous y renonçons souvent de pur mépris, car quel goût nous attire au blasphémer, sinon à l'aventure le goût même de l'offense ? Le philosophe Antisthène, comme on l'initiait aux mystères d'Orphée, le prêtre lui disant que ceux qui se vouaient à cette religion avaient à recevoir après leur mort des biens éternels et parfaits, « Pourquoi ne meurs-tu donc toi-même ? » lui fit-il. Diogène plus brusquement selon sa mode, et hors de notre propos : au prêtre qui le prêchait de même de se faire de son ordre pour parvenir aux biens de l'autre monde : « Veux-tu pas que je croie qu'Agésilaus et Épaminondas, si grands hommes, seront misérables et que toi qui n'es qu'un veau seras bien heureux parce que tu es prêtre ? » Ces grandes promesses de la béatitude

éternelle, si nous les recevions de pareille autorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons.

*Non jam se moriens dissolvi conquereretur ;  
Sed magis ire foras, vestémque relinquere ut anguis,  
Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus.*

(Lucrèce, *De la nature*, III, 613-615)

[On ne se plaindrait pas de se dissoudre dans la mort, mais on se réjouirait plutôt de s'en aller au-dehors, et d'abandonner son enveloppe, comme fait le serpent, ou comme le vieux cerf se défait de ses bois trop longs.]

« Je veux être dissous, dirions-nous, et être avec Jésus-Christ. » [Saint-Paul, *Épître aux Philippiens*, I, 23] La force du discours de Platon de l'immortalité de l'âme poussa bien aucuns [certains] de ses disciples à la mort, pour jouir plus promptement des espérances qu'il leur donnait. Tout cela, c'est un signe très évident que nous ne recevons notre religion qu'à notre façon et par nos mains, et non autrement que comme les autres religions se reçoivent. Nous nous sommes rencontrés au pays où elle était en usage ; ou nous regardons [respectons] son ancienneté, ou l'autorité des hommes qui l'ont maintenue, ou craignons les menaces qu'elle attache aux mécréants, ou suivons ses promesses. Ces considérations-là doivent être employées à notre créance, mais comme subsidiaires : ce sont liaisons humaines. Une autre région, d'autres témoins, pareilles promesses et menaces, nous pourraient imprimer par même voie une croyance contraire. Nous sommes Chrétiens à même titre que nous sommes ou Périgourds ou Allemands.

#### TEXTES BAYLE

##### *Pensées diverses sur la comète*

##### §139

*Qu'on ne peut pas dire que ceux qui ne vivent pas selon les maximes de leur religion ne croient pas qu'il y ait un Dieu.*

*Première preuve de cela tirée de la vie des soldats*

On ne peut pas répondre que les chrétiens qui ne vivent pas conformément aux principes de leur religion ne sont pas persuadés de nos mystères, et que ce sont autant d'athées cachés. Car, outre que serait multiplier terriblement les athées, contre le sentiment de plusieurs célèbres auteurs qui ne croient pas qu'il n'y ait jamais eu homme pleinement persuadé de l'athéisme, qu'y a-t-il de plus insoutenable que de ranger parmi les athées tous ces soldats chrétiens qui commettent des désordres inouïs lorsqu'ils ne sont pas tenus sous une sévère discipline ? Les doutes sur l'existence de Dieu ne tombent guère dans ces âmes-là. Ce n'est pas le défaut du peuple. Il est trop sot pour se laisser tromper en ces choses-là par un habile homme. Il ne demande que du pain et des divertissements<sup>1</sup>, et n'a nullement l'ambition de rechercher s'il a tort de reconnaître un souverain maître de toutes choses. Ceux qui donnent ou dans le déisme ou dans cette sorte de doutes prétendent au bel esprit, et s'appellent par excellence les *esprits forts*. Ils sont très mal fondés, je l'avoue, et il serait facile de leur montrer qu'il n'y a rien de

---

<sup>1</sup> Note de Bayle : « Le peuple ne souhaite plus anxieusement que deux choses : du pain et des jeux ! Juvénal, *Satire*, X, v. 80-81

plus faible ni de plus déraisonnable que le caractère de leur esprit<sup>2</sup>. Mais, quoi qu'il en soit, ce sont des gens, pour l'ordinaire, qui font plus de cas de leur esprit que de leur corps ; au lieu que les soldats et les voleurs des grands chemins ne songent qu'à leur corps, et ne sont méchants que par le corps, s'il est permis de parler ainsi.

Il est certain, d'ailleurs, que des soldats qui ne respirent que le sang et le carnage, et qui, pour peu qu'on les laisse faire, mettent bientôt dans la dernière désolation le pays ami aussi bien que le pays ennemi, sont fort susceptibles du zèle de religion : car si on les lâche contre un peuple de différente croyance, et si on les anime par ce grand motif, on voit que leur courage va souvent jusqu'à la fureur et qu'ils ne regardent plus les violences qu'ils commettent que comme des actes de piété. On voit qu'ils conçoivent une haine implacable contre ceux qui ne sont pas de leur secte et qu'ils se feraient un scrupule de faire leur dévotion avec eux. Grande preuve qu'ils n'abjurent pas intérieurement le christianisme lorsqu'ils se portent à tous les crimes qu'ils commettent.

#### § 175

*Que les gens voluptueux ne s'amuse guère à dogmatiser contre la religion*  
(Extrait)

[...] Les ennemis de la religion, ces esprits qui ne croient rien, qui se font un titre d'esprit fort de douter de tout, qui cherchent des réponses aux arguments dont on se sert pour prouver l'existence de Dieu, qui raffinent les difficultés que l'on objecte contre la providence, ne sont pas pour l'ordinaire des gens fort voluptueux. Quand on passe toute la journée parmi les verres et les pots, qu'on aime à courir le bal toute la nuit, qu'on en conte et à la blonde et à la brune, qu'on tend toute sorte de pièges à la pudicité des femmes, qu'on ne cherche qu'à tuer le temps dans la débauche et à prévenir le dégoût des plaisirs par la diversité des objets, on ne se met guère en peine de savoir si M. Descartes a bien démontré dans sa métaphysique l'existence de Dieu et la spiritualité de l'âme, et s'il a bien répondu aux objections qui lui ont été proposées [...]. On ne va point se rompre la tête à étudier les prétendues démonstrations de Spinoza pour tâcher de comprendre que l'univers est un être simple et que nous sommes des modifications de Dieu. [...] On n'a pas le temps de songer à cela ; et quand on l'aurait, on ne l'emploierait pas à des pensées abstraites qui n'ont rien d'agréable pour des personnes accoutumées à la sensualité. On se repose donc sur ce qui en est, on croit bonnement son catéchisme ; on se persuade même qu'en ne doutant de rien on se ménage des ressources pour son salut, et que la foi n'est pas moins utile à la tranquillité de l'âme que nécessaire à son salut, et l'on se divertit en attendant. Au contraire, ceux qui ont l'esprit d'incrédulité en partage, et qui se piquent de douter avec raison, se soucient peu du cabaret, traitent la coquetterie de haut en bas, sont chagrins, maigres et pâles, rêvent même en mangeant à quelque figure de géométrie. [...]

---

<sup>2</sup> Note de Bayle : Conférez ceci avec le *Dictionnaire historique et critique*, article « Charron », Remarque I.